

# *Libretto*



MICHEL VIEUCHANGE

# SMARA

Carnets de route  
d'un fou du désert

Préface par  
ANTOINE DE MEAUX

Introduction et postface de  
JEAN VIEUCHANGE

*Libretto*

OUVRAGE PUBLIÉ SUR LES CONSEILS DE  
MICHEL LE BRIS

*Illustrations du hors-texte :*

Coll. part. (pp. 1, 2, 4 et 5).

Fonds Vieuchange, médiathèque de Nevers (pp. 3, 6, 7 et 8).

© Héritiers de Paul Claudel, Éditions Gallimard, pour la préface.

© Éditions Phébus, Paris, 1990.

© Libella, Paris, 2022, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-662-9

## SMARA, VILLE DE NOS ILLUSIONS...

par Antoine de Meaux<sup>1</sup>

Disons-le d'emblée : on ne trouvera pas ici ce qui fait le charme habituel des récits de voyage. Combien de lecteurs ont ouvert les pages du *Smara* de Michel Vieuchange en croyant découvrir les écrits d'un Wilfred Thesiger, d'un Théodore Monod ? Au lieu de cela, non sans quelque malaise, ils ont été happés par un récit âpre et nocturne, nimbé d'une étrange allégresse, hanté par l'ange de la mort. Depuis sa chambre de Tanger, c'est Paul Bowles qui a donné de *Smara* la définition la plus lapidaire : « monstrueux pèlerinage vers nulle part ». On a beau rouvrir ce livre encore et toujours, le mystère résiste. Et c'est un poème que Michel Vieuchange écrivit juste avant de partir, qui nous revient en mémoire :

*Smara, ville de nos illusions...*

*Nous marchons vers toi comme des ravisseurs*

*Nous marchons vers toi aussi comme des pénitents...*

Le projet de Michel et Jean Vieuchange était pourtant clair. Deux frères, issus de la bourgeoisie de Nevers, avaient prévu « d'aller à Smara, et d'en revenir ». Michel, 26 ans, lecteur

1. Écrivain, auteur de *L'Ultime Désert*, Phébus, Libretto, et du documentaire *À la recherche de Michel Vieuchange*, réalisé par Jacques Tré-fouël (Les films du lieu-dit).

de Rimbaud et de Nietzsche, voyait en Smara une épreuve initiatique, une aventure périlleuse destinée à les forger, lui et son frère, à leur servir de socle pour toute la vie. « Smara fini, je le sens, nos jeunesses seront accomplies, nous entreprenons dans un autre âge », écrivait-il, sur la route. Smara, que Joseph Kessel, dans *Vent de sable* (1929), appelle « la capitale inconnue des Maures », se trouvait au-delà de l'Anti-Atlas et du Dra, dans le Río de Oro, à 300 kilomètres à l'intérieur du Sahara occidental, au cœur de ce qui constitue alors l'une des dernières taches blanches sur les cartes du monde. Pour ne pas se faire repérer, en ce mois de septembre 1930, Michel a prévu de voyager au sein d'une petite caravane comprenant trois hommes et deux femmes, tous berbères. Jean, 24 ans, médecin, doit assurer les arrières, en cas de blessure ou de capture. Mais il suffit de quelques jours pour que la belle mécanique s'enraye, et que rien ne se déroule comme prévu.

Dès les premières lignes, le texte, heurté, presque télégraphique, étonne par son atmosphère fiévreuse : « On part. Babouches. Dès le début, j'éprouve beaucoup de mal... » Dissimulé sous ses voiles féminins (plus tard, ce sera le burnous d'un marabout, puis un couffin de vannerie sur le dos d'un dromadaire), au milieu d'une « bonne petite famille en marche », Michel note ce qu'il voit, ce qu'il vit, sans jamais s'interrompre. Il ne peut de toute façon rien faire d'autre : il ne connaît ni le tachelhit, ni le hassanya, les langues de ses guides ; pour les actes les plus simples, il dépend entièrement d'eux. « Je marche. C'est mon seul but – suivre. Il n'y a plus ni jour ni nuit pour moi. Un seul besoin : atteindre. Je dormirai n'importe où, je souffrirai n'importe quoi. » C'est la spécificité de ces carnets de route : la notion de voyage revêt ici une forme extrême, au point de se confondre avec la vie d'un homme qui se consume.

Quand Vieuchange n'écrit pas, il photographie. Tout au long des deux mois et demi que dure le voyage, il scande par des images les grandes étapes de la conquête. À l'instar des carnets, ces photos ne documentent pas seulement les lieux atteints, mais la métamorphose intérieure. Le jeune homme sage, nœud papillon et regard conquérant, se mue progressivement en mendiant céleste, le regard tourné vers un ailleurs qu'il est le seul à voir. « Quel portrait du baigneur, quel figure de poète mort égale cela<sup>1</sup> ? », s'exclamera Jean Cocteau. La photo a été prise dans la maison de Lhassen, à Tigilit, le camp de base, au lendemain d'une première tentative pour atteindre Smara. L'auteur de ce cliché, Ahmed El Mahboul, ignorait tout de la photographie. C'était un marchand berbère de la région de Tamanar au nord d'Essaouira, que Michel avait engagé comme guide, et à qui il avait expliqué le fonctionnement de son appareil. De façon saisissante, il est parvenu à capter l'instant où Vieuchange comprend que l'aventure qu'il s'est choisie se confond désormais avec son destin. « Dans cette attente pénible, écrit Michel, Smara devient pour moi une chose aride. Moi-même, tout entier, me dessèche pour ainsi dire ; ma tête se resserre autour de cette seule volonté que je sens en moi, dure, irrévocable : en finir, atteindre mon but. Et cette évocation même ne me donne point de joie. [...] Je suis un peu comme le joueur qui perd et qui s'entête<sup>2</sup>. » Une dernière photo de Michel, peu avant sa mort, le montre à son retour, allongé sur une civière, après qu'on lui eut rasé les cheveux pour le débarrasser de ses poux. Parvenu au dernier degré de l'épuisement, l'Apollon irradié de lumière est devenu le fils prodigue de Rembrandt.

1. Jean Cocteau, *Essai de critique indirecte*, Les Cahiers Rouges, Grasset, 2003, p. 126.

2. Michel Vieuchange, *Smara*, Libretto, p. 152.

En 1932, la parution de *Smara* fut un choc. Sur son lit de mort, le 30 novembre 1930, Michel Vieuchange, lecteur de Rimbaud et de Gide, s'était déclaré « catholique, comme Claudel ». *Primus inter pares*, le poète est sollicité pour écrire la préface. Sommé d'élucider le mystère de cette destinée dont la première moitié dure vingt-six ans, la seconde deux mois et demi, Paul Claudel compare Vieuchange à saint François, à Christophe Colomb, à Rimbaud. En lui, il décèle un « amant » de « la pauvreté », prêt à tout pour conquérir cette « perle de l'Évangile », jusqu'à donner sa vie au terme d'un interminable chemin de croix. Pour François Mauriac, Vieuchange est un intercesseur, dont le sacrifice ne peut pas ne pas posséder un sens caché : « Smara n'est jamais qu'un prétexte : un héros chrétien meurt toujours pour que nous soyons sauvés. » Le poète surréaliste Philippe Soupault, en revanche, voit en Michel Vieuchange « un jeune homme qui ne réfléchit pas, qui ne pèse pas ses actes » et qui commet « une sorte de suicide ». « Puisque généreusement il voulait offrir son existence, que n'a-t-il pensé à lutter contre tout ce qui l'étouffe, contre sa bourgeoisie, contre l'aveuglement de sa classe ? » En évoquant une « inutile croisade » dans son roman *Les Communistes*, Louis Aragon semble partager cette analyse. Mais il laisse également percer son admiration : « Il avait tout donné, sa vie, simplement pour être le premier à entrer dans Smara. [...] Avec Michel, on est à des lieues et des lieues de Kipling, de ses héros rusés... » De façon significative, c'est Jean Genet qui avance l'interprétation la plus radicale : « Michel Vieuchange n'a pas voulu fuir, mais aller. Aller là, pour savoir, peut-être assouvir une espérance. Mais sa randonnée est une œuvre d'art et l'œuvre d'art n'est pas une fuite. Considérons donc Vieuchange en tant qu'artiste et artiste de génie<sup>1</sup>. »

1. Jean Genet, *Lettre à Ibis*, L'arbalète. (*Ne faut-il pas ajouter Gallimard ?*)



La Smara atteinte par Michel Vieuchange le 1<sup>er</sup> novembre 1930 est la plus pauvre des conquêtes. Une coupole éventrée, un amas de pierres sèches au milieu du désert. Quelques décennies plus tôt, les Maures s’y rassemblaient autour d’un chef spirituel, Ma-el-Aïnin, dont le nom signifie « l’eau des yeux ». Smara n’était pas une casbah, une forteresse, plutôt une zaouïa, un lieu d’enseignement où l’on rendait la justice, où l’on exorcisait et soignait. Michel Vieuchange n’est resté que trois heures dans la ville, le temps de prendre quelques photos, panorama tenu entre le ciel et la terre. Pressé par ses guides, il a dû reprendre sa course effrénée vers la mort.

Aujourd’hui, la Smara de Michel Vieuchange a bien changé. Symbole de la « marche verte », la ville se veut marocaine, malgré les revendications du Front Polisario. Plusieurs dizaines de milliers de personnes y résident, dans des maisons de parpaings. À l’abri des courettes, les descendants des tribus Reguibat, Laroussiine, Ouled Delim, ont conservé leurs vastes tentes de laine noire, bien pliées. Beaucoup d’habitants sont d’anciens migrants venus du Nord. À défaut de pouvoir partir vers l’Europe, ils ont reçu une petite pension pour s’installer ici, dans la perspective d’un référendum d’autodétermination qui n’a jamais eu lieu. Lors d’une de mes visites, le cheikh Lamine Ma-el-Aïnin, descendant du fondateur, m’avait donné son sentiment sur Michel : « La visite de Vieuchange en 1930 fut un peu comme Adam arrivant sur la terre. Des générations viendront et se demanderont en parlant de nous : pourquoi et comment sont-ils venus jusqu’ici ? Ce que nous laissons nous montre tels que nous sommes. Alors examinez bien nos vestiges après notre passage... » Si Smara était un lieu de pèlerinage, ce serait donc le sanctuaire d’un monde enfui, irrémédiablement détruit, et qui pourtant continuerait à vivre.

Au milieu des années 2000, le réalisateur et producteur Lahoucine Faouzi s'est emparé de cet héritage. D'un voyage sur les traces de Vieuchange, ce jeune Berbère d'Agadir a tiré une série documentaire diffusée sur la RTM, intitulée *Amoud-dou*, nourrie de rencontres avec les habitants du Sud. En langue amazigh, le mot signifie « voyage ». À travers le regard de Michel Vieuchange, beaucoup de Marocains découvrirent alors un pays qu'ils ne connaissaient pas. À la fin de chaque épisode, Faouzi concluait son propos par une formule devenue prémonitoire en ces temps de rétrécissement du monde : « *Wali safari baqqria!* », « Il faut que le voyage continue ! » Grâce à Lahoucine, en 2007, j'ai pu rencontrer Fadma Outanane, la dernière survivante du raid. C'était une toute petite femme aux reins cassés, les yeux cernés de khôl, originaire du même pays que le Mahboul. En 1930, elle n'avait que 13 ans, elle était servante. Le Mahboul ne lui avait rien dit des buts réels du voyage. Les images qu'elle conservait de Michel Vieuchange étaient floues. Elle se souvenait d'avoir été otage à Tigilit, en attendant le paiement d'une rançon. Après la mort de Michel, nul ne se soucia d'elle, et elle n'avait pas obtenu la robe neuve qu'on lui avait promise. Quatre-vingts ans plus tard, Michel Garachon, le neveu de Vieuchange, s'est acquitté de cette dette. Ce dernier m'avait parlé de cet amour profond qui unissait les membres de sa famille, avant Smara. « Après le bonheur Vieuchange, m'avait-il confié, il y a eu le malheur Vieuchange. »

On ne peut comprendre ce livre si l'on oublie qu'au fil de ses notes c'est à son frère Jean que s'adresse Michel. Et que c'est Jean, le survivant, qui publie ce livre. Pour la première fois depuis 1946, la présente édition réintègre l'introduction dans laquelle il explique le projet de son frère. Lorsque j'ai rencontré Jean, c'était un très vieux monsieur vêtu de tweed, muré dans la surdité. L'aventure de Smara l'avait marqué

au fer rouge. Sur la cheminée de sa bibliothèque, il y avait un buste en bronze de son frère et des gravures de Piranèse représentant les ruines de Rome. En allant à Smara, disait-il, Michel, qui ne supportait plus la vacuité d'une certaine littérature, voulait écrire un « poème de l'action ». *Smara, ville de nos illusions...* Jean Vieuchange est mort en 2003, à 98 ans ; sur son lit d'agonie, le dernier mot qu'il prononça fut : « Michel ».



INTRODUCTION  
À LA PREMIÈRE ÉDITION  
par Jean Vieuxchange

Dans la nuit du 10 au 11 septembre 1930, mon frère Michel et moi arrivions en auto sur la rive de l'oued Massa, à quelques lieues au nord de Tiznit, dans le Sud marocain. C'est là que nous avons donné rendez-vous aux indigènes avec lesquels mon frère, déguisé en femme berbère, devait s'enfoncer en zone dissidente.

Aujourd'hui que j'écris cette introduction, je revis intensément cet instant qui n'était ni de joie ni d'inquiétude, mais de hâte, qui était déjà de l'action : mon frère quittant ses vêtements européens, revêtant une large tunique blanche, s'entourant le visage d'un voile presque opaque et qui assourdissait le timbre de sa voix. Je le revois passant à ses doigts les médiocres bagues d'argent, à son cou les larges pendentifs qui complétaient son déguisement. Puis, après que je l'eus embrassé, il s'éloignait seul vers le sud, avec ses guides.

Michel faisait le premier pas de la dangereuse exploration dont nous avons formé et mûri le projet en commun : pénétrer chez les dissidents de l'Anti-Atlas et du Rio de Oro et tenter d'atteindre Smara, la ville de Ma el-Aïnin, demeurée jusque-là mystérieuse.

Pendant deux mois, mon frère, seul Européen et ignorant l'arabe et le berbère, allait vivre parmi des tribus fanatiques, jalouses de leur indépendance, et parcourir à pied et

à chameau, dans une région désertique, près de 1 400 kilomètres. Il a pu remplir la mission qu'il s'était fixée. Mais, au retour, quelques jours avant d'atteindre la zone française, il était terrassé par la dysenterie, et mourait le 30 novembre, à Agadir.

\*  
\* \*

Sans doute en préparant cette exploration avons-nous évoqué les risques qu'elle comportait : ils ne diminuaient point notre enthousiasme qu'ils nourrissaient plutôt. Mais maintenant comment le dire cet enthousiasme ? Comment ne pas trahir la joie que nous éprouvions devant cette action qui traduisait bien le sens qu'alors nous donnions à la vie ?

Rien dans la formation de mon frère ne semblait le porter à une entreprise aussi rude et périlleuse. Et pourtant je sais bien que depuis 1926 une suite de méditations, de lectures, d'entretiens, d'expériences l'y préparait.

Cette année-là, pendant qu'il accomplit son service militaire au Maroc, il abandonne des pensées qui jusqu'alors nous étaient chères. Une enfance tout entière passée en province<sup>1</sup>, dans le cercle familial, une première éducation religieuse, la préparation du baccalauréat ès lettres puis de la licence, l'étude passionnée de la philologie classique avaient donné à mon frère le goût de la mesure et de l'équilibre, une conception classique de la forme. Son admiration allait à Flaubert, à Mistral, aux poètes grecs.

En venant à Paris en 1922, il ne peut rester indifférent au mouvement de la rue, à l'activité d'une grande ville, aux

1. De dix-huit mois plus âgé que moi, Michel est né le 26 août 1904 à Nevers.

nouveaux milieux qu'il découvre. Mais des projets littéraires demeurent sa principale préoccupation. Tandis qu'il poursuit sa licence ès lettres, il songe à un roman qui fera revivre l'Athènes du V<sup>e</sup> siècle. Pour en retrouver l'atmosphère, il part pour la Grèce, en 1923. L'Acropole, le Parthénon, dans la prodigieuse lumière attique, l'enthousiasment. Ce voyage est déjà pour lui une respiration de soleil et de liberté. Mais ce n'est qu'un premier ébranlement. *Hipparète*, le récit qu'il écrit au retour, est encore tout imprégné de l'influence mistralienne.

À lui seul ce voyage n'a pas transformé Michel. Il ne se libérera qu'en 1926. Il me libérera moi aussi, car il m'introduisait toujours dans ses plus récentes découvertes ; aussi loin qu'aillent mes souvenirs, je trouve sa présence nécessaire à côté de moi, sa pensée qui me guide. Au sortir de l'enfance, la vie ne nous avait point séparés, nous l'avions au contraire attaquée coude à coude. Et si sa part était la plus belle, s'il « transformait sans cesse en clarté et en flamme tout ce qui le touchait<sup>1</sup> », je contribuais à rendre plus ample et plus efficace notre commun effort.

Durant son service militaire au Maroc, il connaît une vie plus rude. Il s'émeut des contrastes que le vieil Orient lui propose et qui lui inspirent un essai sur *L'Humanité des villes d'Afrique*. En même temps, un ami, Émile Benveniste, l'introduit auprès de nouveaux maîtres : Rimbaud, Nietzsche, Walt Whitman. Il trouve aussi des leçons qui l'enthousiasment dans des livres comme *Les Nourritures terrestres* ou *Tête d'or*.

La littérature, l'art pour lui-même, inspire alors à mon frère un profond dégoût. Et, il faut bien le dire, famille, patrie, religion sont des murs entre lesquels il étouffe – ou s'il les accueille, quelle grimace ! Ah ! plutôt être en marche vers un

1. Nietzsche, *Le Gai Savoir*.

but inconnu, éprouver la force de sa pensée, la force de son corps, la violence de son désir, « ne pas chercher l'absolu, mais simplement la vie ». Il écrit :

*J'ai toutes les faims et toutes les soifs.*

*Je reste seulement avec ce qui gonfle ma jeunesse.*

*Seuls sont proches pour moi tous les désirs.*

*Je suis ébranlé par toutes les choses.*

*Je suis étourdi.*

*Tout me plaît et m'attire.*

*[... J'ai envie de caresser la poitrine multiple de la Diane d'Éphèse.]*

*Je serai vautré dans les choses terrestres.*

*Et JE RIS comme si rien ne m'était caché.*

*J'accueille le désordre dans mon esprit comme dans la nature.*

*J'ai poursuivi le désordre.*

*J'ai forcé mon esprit à l'accepter.*

*J'ai lutté contre le cerne malingre des idées anciennes.*

*Puis dans des alternances de joie et de douleur j'ai trouvé un arbre de bien.*

.....  
*Mais sache être le plus cruel pour le passé, sache n'aimer que le présent.*

*N'aie pas d'os à ronger.*

*Pas d'os!*

*Et surtout n'imité pas ce saint qui remâchait ses vomissures.*

Quelle plus grande satisfaction, en effet, que de sentir le dégoût de ce qui a plu ; quoi de plus vivant et de plus fort que de mépriser ce qui a été, de rejeter sa substance d'hier ?

Et si mon frère écrit encore, c'est pour éprouver cette joie. Il trouve là « l'occasion de [se] travailler et de [s']



enrichir – plutôt de [se] changer». Il écrit «pour [lui], pour la recherche efficace que cela [lui] fait faire de [lui]-même». Mais l'art d'écrire lui plaît aussi comme une technique : c'est une «difficulté où la main et l'esprit s'accrochent».

Il compose un roman qu'il eût intitulé *Marcher* ou *Le Fils du Soleil* dans lequel il voulait dresser un héros en quête de sa vérité, l'envelopper de flux et de reflux qui l'exaltent ou l'enfoncent au contraire plus profondément dans le terrestre et même jusque dans l'immonde. Il voulait qu'il y eût «des renversements complets, des luttes qui triomphent d'états que l'on a considérés comme parfaits, les meilleurs».

À partir de 1928, il écrit aussi quelques scénarios pour le cinéma, cette technique qu'il considérait comme un prodigieux moyen d'expression et dont il apprend les lois. Il se proposait de mettre en scène une naïve histoire d'héroïsme et de passion. C'eût été un film dépouillé, près de la vie, dans la manière de certains films russes, et pour lequel il comptait utiliser d'une manière neuve les effets sonores.

Technicien des mots et des images, mon frère ne me voyait pas avec indifférence faire ma médecine. Au contraire nous trouvions dans ce métier un équilibre plus parfait pour l'activité de notre équipe : de même que je profitais de ce qu'il écrivait, ainsi Michel trouvait une véritable sécurité à me savoir médecin. Car ce que l'un faisait, il le faisait pour nous deux, et l'autre ne pensait plus à le refaire, comme si lui-même en eût épuisé la vertu. Joies, travaux, tout nous était commun : en commun nous avons travaillé à gagner l'argent qui devait nous servir à réaliser nos projets.

C'est ainsi que dans la diversité de nos efforts et de nos joies, dans leur alternance, dans ce perpétuel rejaillissement nous trouvions notre plénitude.

Mais verbe, science, amour, il vient une minute où toutes ces choses ne satisfont plus mon frère et le laissent

sourdement mécontent. Des pensées nouvelles le hantent. Il écrit cette manière d'essai sur l'action :

*Quand je lis que Léonard de Vinci avant d'entreprendre la statue équestre du Sforza s'appliqua six ans à étudier l'anatomie du cheval, mon sang bouillonne et j'aime Léonard.*

*Voilà la preuve d'un égoïsme transcendantal. Ainsi il a fait tenir tout l'intérêt du monde, de la vie, tout son vivre, dans cette entreprise. Vous me direz que pendant ces six ans il avait d'autres sujets d'étude. Il est vrai. Mettez-en dix ; cela n'importe : les fortifications, les égouts, l'appareil volant.*

*Voilà où tient l'intérêt du monde pour Léonard. Il en gonfle toute sa vie.*

*Cela dresse en face des vaines imaginations qui nous tracassent des contradictions qui embrouillent nos pensées... un chant à la réalité, à l'effort, aux mains, à la matière, un exemple de l'esprit oubliant de se dévorer lui-même pour l'appliquer à l'assaut de la difficulté, des lignes, des simplifications dans le marbre...*

*Il faut l'opposer au mal d'un Antonin Artaud qui écrivait à Jacques Rivière : Je souffre d'une effroyable maladie de l'esprit. Ma pensée m'abandonne à tous les degrés. Depuis le fait simple de la pensée jusqu'au fait extérieur de sa matérialisation dans les mots. Mots, formes de phrases, direction intérieure de la pensée, réactions simples de l'esprit, je suis à la poursuite constante de mon être intellectuel.*

*Comme ce mal nous excède – dont est atteinte son âme, envahie par cette moisissure, cet effilochement. Une soif irrésistible d'action me dévore.*

*Et j'aime Léonard pour cette ardeur à la fois simple et grandiose de vouloir s'incorporer les lois du bronze. Et même*

*j'ai peur que l'effort soit voulu, cherché, et que ce mélange d'intellectualité aiguë et de réalisation cache une angoisse...*

*J'aime, encore mieux que Léonard, Costes quand il enlève ses chaussures, avant de décoller, pour mieux sentir ses commandes.*

*Chez ce Costes il y a une volonté durable.*

*Je m'attends de trouver une preuve semblable de passion pour l'acte... ce frémissement prolongé ou bref de celui qui va entreprendre une chose avec amour.*

*Et surtout je saisis au passage cet exemple d'un équilibre enviable.*

*Son esprit, il ne le met pas au pinacle ; c'est son serviteur, comme sa main et son pied. Il ne lui sert qu'à avoir de l'attention, à contrôler ce que font la main et le pied. Et même il est réparti si parfaitement en lui qu'il n'est pas précisément dans sa tête, mais autant dans son pied, dans sa main, dans son œil.*

*Voilà ce qui le rend adéquat à sa besogne.*

*Fait pour être d'abord pilote.*

.....

Le besoin est né pour mon frère de s'appliquer à un acte difficile qui l'engage tout entier, corps et âme.

*Cette joie (peut-être démoniaque, dirait Auclair), écrit-il encore, qui m'habite depuis le retour du Maroc. Venue d'un sentiment de libération. Parfois comme si j'étais un ange. Et aussi parfois m'attaque trop fort. On ne supporte pas plus facilement la joie que la douleur. Arête vive sur laquelle je suis.*

*Il me faut, pour reprendre cette joie ensuite, une cassure, un danger choisi. Il me faut jeter ce danger par-dessus mon épaule. Et après je respire, j'accepte cette joie si neuve, la même peut-être, mais acceptable. Autrement j'étoufferais.*

Ce malaise, cette attente trouvent en moi leur résonance. Et maintenant ils s'insinuent dans nos conversations, dont ils font bientôt l'unique objet. Nous nous tenons à l'affût de tout ce qui peut être l'occasion de cette cassure, de ce danger.

Tout ce que le monde recèle d'héroïque, de mystérieux et plus simplement d'humain nous attire.

Bientôt avec insistance nous harcèle le nom du Rio de Oro : nous retrouvons ce nom dans chacune des aventures souvent tragiques que vivent les pilotes de l'Aéropostale<sup>1</sup> lorsqu'une

1. Personne n'ignore, écrit le général Armengaud dans son étude sur *La Pacification de l'Afrique encore insoumise* (Paris, Berger-Levrault, 1930, p. 32 et suiv.), que cette voie aérienne est frappée d'une infirmité grave : elle est obligée de traverser un pays dissident sur plus de 1 500 kilomètres ; elle y utilise, comme terrains d'escale, des enclaves occupées par les Espagnols, mais d'où ceux-ci ne peuvent sortir sans être immédiatement faits prisonniers : Cap-Juby et Villa Cisneros.

Si l'avion a une panne entre lesdites enclaves, il tombe chez les Maures, et ses occupants sont emmenés en captivité. La brume épaisse, fréquente aux bords de l'Océan, ôtant souvent toute possibilité de se diriger le long de la côte, l'avion doit alors survoler l'intérieur du pays, et le danger augmente encore de tomber au milieu de bandes de brigands dont l'unique occupation et le principal moyen d'existence consistent à poursuivre et à rançonner les caravanes qui passent à leur portée.

Voilà ce qui peut arriver, et, malheureusement, ce qui arrive quelquefois.

Le pilote Reine, convoyant un jour le comte de La Vaulx, vice-président de l'Aéro-Club de France, tomba en panne et fut fait prisonnier dans l'Anti-Atlas occidental, en territoire d'influence française. Heureusement les pourparlers en vue de sa libération aboutirent assez rapidement ; il n'en serait peut-être pas de même aujourd'hui, l'Anti-Atlas occidental nous étant, depuis lors, devenu plus hostile.

En 1927, le pilote Gourp et deux passagers furent faits prisonniers ; un des passagers fut massacré et le pilote Gourp, grièvement blessé, fut ramené à Casablanca où il mourut des suites de ses blessures. Le deuxième passager, interprète indigène, fut épargné. Le pilote Mermoz,

panne les contraint d'atterrir dans cette portion du Sahara atlantique situé entre le Sud marocain et la Mauritanie. Un pays comme il en existe très peu, habité par des Maures de plus en plus farouches, de plus en plus hostiles au roumi, sentant l'époque prochaine où leur pays sera ouvert par la force. Jusqu'à ce jour, ils s'enferment jalousement dans leurs sables et malheur à qui tombe entre leurs mains : s'il n'est pas massacré, le mieux qu'il puisse attendre est de subir une douloureuse captivité. Mais le contour de l'aventure se précise quand nous voyons dans cette région, qui figure en blanc sur la carte, un point isolé situé au confluent de nombreuses pistes et que l'on dit être le repaire des Maures du Sahara atlantique, leur centre de brigandage et de fanatisme : Smara. C'est ce point, que les cartes situent tantôt ici, tantôt là<sup>1</sup>, qu'il faut atteindre.

capturé à son tour, put être libéré moyennant rançon, au bout d'une semaine. L'odyssée des aviateurs uruguayens partis de France pour traverser l'Atlantique, tombés sur les côtes du Rio de Oro, et chèrement rachetés, a été longuement rapportée par la presse.

En 1928, ce fut le tour du pilote Vidal, prisonnier des Maures en zone française, au sud d'Agadir, puis de Reine et Serre. Le 28 juin en effet, le pilote Reine, une fois encore, et l'ingénieur Serre, de la Compagnie générale aéropostale, tombent à l'intérieur du Rio de Oro. Quatre mois durant, ils restent en captivité, ils passent successivement aux mains de tribus diverses qui les achètent et les revendent comme des esclaves ; les conditions exigées pour leur libération vont croissant, et atteignent de telles proportions : des milliers de pesetas, des centaines de chameaux, des fusils, etc., qu'on ne peut vraiment pas les accepter. Ensuite, une tribu puissante menace d'une épouvantable razzia celle qui détient les deux prisonniers si elle n'obtient pas en échange la libération de chefs de tribus que la France retiendrait prisonniers. Enfin, on ne sait à quel prix ces deux vaillants pionniers de l'aviation commerciale française viennent d'être libérés et rendus à leurs familles, qui commençaient à désespérer, tandis que de nombreux journaux racontent, en feuilleton, leur tragique aventure.

1. Légèrement à l'ouest du 12<sup>e</sup> degré de longitude sur la carte au 1/1 000 000 du Sahara espagnol et des régions limitrophes par Enrique

Mon frère étudie les explorations antérieures, consulte ouvrages, articles, cartes qui lui montrent combien les connaissances que l'on a sur ces régions ont besoin d'être précisées. D'une façon générale, il apparaît que la situation est restée à peu près identique depuis les explorations de Panet et de Camille Douls<sup>1</sup> sauf que les nomades sont, depuis lors, devenus plus agressifs.

Ainsi à deux pas du Maroc qui déjà connu de Michel peut nous servir de base, il y a une carte à préciser, une ville à reconnaître, malgré l'hostilité des hommes et du désert: l'occasion d'un effort et d'un danger.

d'Almonte; à plus de 40 kilomètres à l'est sur la carte d'Afrique au 1/2 000 000 (Rio de Oro) du Service géographique de l'armée (1927).

1. Le mulâtre sénégalais Panet en 1850 va du Sénégal au Sous en passant par le Sahel atlantique.

En se donnant pour un indigène musulman, il réussit le 27 février à se joindre à une caravane. Mais avant d'arriver à la Seguiet el-Hamra, il est attaqué et dépouillé par ses compagnons de route. Après avoir accompli la dernière partie de son voyage au prix des plus grandes difficultés, il atteint Mogador le 25 mai.

En 1887 le Français Camille Douls, déguisé en musulman, se fait jeter par les pêcheurs des îles Canaries sur la côte du Sahara occidental, au cap Garnet. Il tombe entre les mains d'une fraction d'Ouled Delim. Soupçonné d'abord d'être chrétien, il est pillé et enterré jusqu'au cou dans le sable. Mais ayant la présence d'esprit de réciter à haute voix une sourate du Coran il est délivré par ses bourreaux qui le prennent maintenant pour un musulman. Pendant cinq mois il suit leur tribu dans ses déplacements. Après s'être enfoncée profondément à l'est jusqu'aux dunes, la tribu revient vers l'Atlantique qu'elle touche au cap Bojador, suit la côte, et s'engage dans le bassin de la Seguiet el-Hamra.

De là, Douls va jusqu'à Tindouf, puis revient à la côte atlantique.

Douls s'était fiancé à une jeune Mauresque. Il obtient l'autorisation d'aller au Maroc chercher la dot. Il franchit l'oued Dra au mois de mai 1887, gagne Goulimine, Agadir, séjourne à Marrakech puis s'embarque à Mogador pour la France.

Un an plus tard, alors que parti de Tafilalet il tentait d'atteindre le Niger, Douls fut massacré par ses guides.

Ce projet ne laisse plus de trêve à mon frère. Il lui eût suffi de quelques mois pour achever ce roman, réaliser ce film, mettre au point ces essais. Il n'en prend point le temps. L'idée de retarder son départ ne l'effleure même pas. Un an il a laissé ce projet mûrir. Sa décision est maintenant irrévocable.

Mais au moment où mon frère s'engage dans cette aventure, d'autres pensées déjà bourdonnent en lui. Après cette preuve de lui-même à lui-même, après ce temps de la solitude, n'y aurait-il pas un effort collectif à tenter, des hommes à convaincre? Sans doute; mais il tient ces projets sous le boisseau, les réservant à son retour.

Si j'ai dit toutes les formes d'activité qui nous appelaient, d'aucuns auront pu croire à un éparpillement. Et pourtant comme nous allions à l'opposé de cette dispersion! Sans doute nous attaquions la vie en tous sens, sans doute trouvions-nous dans ces multiples assauts l'occasion d'un renouvellement constant. Mais nous conservions le lien secret de tous ces efforts. Et je ne sais rien qui découvre mieux ce lien que cette pensée de Léonard de Vinci lue par Michel dans *Le Mystère en pleine lumière* de Maurice Barrès et qu'il transcrivait pour la placer visible dans notre chambre: « Comme une journée bien dépensée donne une joie au sommeil; ainsi une vie bien employée donne une joie à la mort. »

\*

\* \*

L'idée de cette exploration remonte au début de septembre 1929. Pendant un an nous avons donc pu l'envisager sous tous ses aspects, rechercher le moyen de la réaliser et rassembler les fonds nécessaires.

Après avoir rejeté l'avion, qui ne nous eût point donné la possession de ce sol comme nous l'entendions, nous

pensons un instant à nous dissimuler dans une forte caravane avec un interprète, un navigateur, un opérateur de cinéma dont nous louerions les services, Michel étant le chef responsable de l'expédition, tandis que m'incomberait le service médical.

Mais ce départ en groupe attirerait l'attention des autorités françaises qui l'interdiraient, et il allait de soi que les dissidents éventeraient facilement la présence de cinq Européens dans une caravane.

Nous pensons donc à réaliser notre projet d'autre façon : Michel partira soit seul, soit avec moi.

Les dispositions exactes pour conduire et exécuter cette reconnaissance ne pouvant être prises que sur place, nous ne prenons pas de décision définitive : après s'être assuré des concours éventuellement nécessaires, Michel part pour le Maroc. Sa première visite sera pour un homme qui, sans doute, si mon frère réussit à l'intéresser à notre projet, pourra l'aider de ses conseils, et peut-être plus efficacement encore : le caïd Haddou<sup>1</sup>.

Si Michel n'en obtient rien, il se tournera du côté de marchands indigènes. Il me tiendra au courant de ses démarches et de ses décisions, et me fera signe de venir le rejoindre, soit avec un ou plusieurs aides, soit seul.

Le 20 août, aussitôt arrivé à Mogador, Michel voit le caïd Haddou.

Chacun des jours suivants est marqué de nouvelles entrevues. Michel relate ainsi l'une d'elles :

*... Je me sens à la fois très fort, très sur le bord de l'exécution, très prêt à la ruse. Je parle facilement, avec un plaisir*

1. Le caïd Haddou, ancien ministre d'Abd el-Krim, a rendu ses armes à la France en 1926. Il est maintenu depuis cette date en résidence forcée dans le territoire de Mogador.



*très grand. Le buste un peu penché en avant, je me souviens que je frotte doucement mes mains un peu moites et que je ne sens presque plus (image de la facilité que je sens en moi) – avec une sorte de jubilation douce.*

*Je sens mon attitude, mes yeux chargés de désir, de contentement. La chose s'est brusquement rapprochée. L'aventure est là, exécutable. Elle va être tentée. Je vois sa figure – ses contours. Déjà la forme qu'elle aura. Le puzzle se fait. Tous ces petits morceaux qui me fatiguaient l'esprit se joignent, prennent corps. L'inutile tombe, disparaît.*

.....

*Bien sûr je ne serai pas toujours ainsi. La fatigue. Peut-être aurai-je aussi ma carcasse comme Turenne. Il n'y a pas de vague sans crête et sans fond. Mais une fois au fond, rappelle-toi la crête.*

L'enthousiasme avec lequel Michel expose son projet, la facilité avec laquelle il consent à faire enlever la couronne qui protège une de ses dents, et à se faire circoncire si cela est nécessaire, le mépris qu'il montre pour les fatigues et les risques de captivité, de blessure ou de mort, décident le caïd Haddou à l'aider. Il voit toute l'importance de cette reconnaissance. Il sait que Smara a été survolée il y a quelques semaines par un groupe d'avions et présume que Michel n'est pas le seul à vouloir s'aventurer dans le Rio de Oro. Ces nouvelles cravachent l'impatience de mon frère. Il se renseigne minutieusement sur la dissidence auprès d'indigènes qu'il rencontre chez le caïd Haddou, et qui connaissent le Sud marocain : Goulimine, l'oued Dra et par ouï-dire la Seguiet el-Hamra, Smara, les Reguibat. Il est évident qu'il faut fuir l'officiel et ne pas songer à grouper une importante caravane.

Partirons-nous tous les deux? Sans doute, en qualité de

médecin, je pourrais être utile. Mais il serait alors beaucoup plus difficile de nous dissimuler. Et puis, il fallait une base en zone pacifiée. Mieux que personne je pouvais remplir ce rôle. Michel partira donc seul et je me tiendrai prêt à intervenir s'il est retenu captif ou blessé.

Une à une, les mesures à prendre sont évoquées : il voyagera sous le costume berbère avec quelques indigènes. Il revêtira son déguisement sur la route, entre Agadir et Tiznit. C'est en suivant cette même piste qu'il atteindra la dissidence. S'il est reconnu pour un Européen, Michel se fera passer pour un légionnaire déserteur anglais, allemand ou danois, cherchant à gagner la frontière espagnole<sup>1</sup>. Cette reconnaissance sera conduite très rapidement ; Michel l'a toujours désiré ainsi ; c'est un facteur essentiel de réussite ; raid en deux parties : jusqu'à l'oued Dra d'abord, dans un pays de sédentaires, puis au-delà du Dra, jusqu'à Smara, à travers la zone désertique où nomadisent les Reguibat, les Izargiin, etc.

Mais il faut partir le plus tôt possible, dans une dizaine de jours, car, à Mogador, les entrevues de Michel et du caïd Haddou ne laissent pas d'intriguer.

Le 23 août il notait :

*J'oublie tout, la France. Rien ne me manque : actuellement une seule chose me préoccupe, m'engage tout entier : cette aventure. Je suis déjà dedans. Ça me fait un bien très réel de sentir comme je suis capable de calme... Il faut d'ailleurs que ce soit ainsi. Car comment s'engager dans une affaire pareille avec l'esprit troublé...*

*Jean est la seule compagnie qui me fera encore du bien.*

1. En fait, le Mahboul dut recourir à un autre alibi : pour les guides, pour les indigènes de Tigilit qui se trouvèrent au courant de sa présence, Michel était un Américain venu commercer avec les Maures et s'occupant de mines.

Restait à choisir l'homme sûr à qui Michel pût confier l'organisation matérielle du raid et le soin de traiter, en cours de route, avec les tribus traversées puisque Michel ignorait leur langue<sup>1</sup>.

Le caïd Haddou recommande à Michel Ahmed ben Hamou el-Mahboul<sup>2</sup>, un indigène de la région d'Imgrad (cercle de Tamanar) qui a longtemps fait le commerce du bois de tizra dans l'Extrême-Sud marocain. Il connaît parfaitement la dissidence jusqu'à l'oued Noun et Goulimine et s'est fait là de nombreux amis. En outre, en maintes occasions, il a prouvé au caïd Haddou son intelligence et son dévouement.

El-Mahboul se trouvant alors à Oran, une lettre du caïd lui prescrit de se joindre à moi lorsque je passerai dans cette ville et de me suivre jusqu'à Mogador.

Michel m'écrit dans ce sens ; puis, attend impatiemment la nouvelle de mon arrivée en Afrique. C'est alors qu'il improvise ce poème :

*Smara, ville de nos illusions...*

*Nous marchons vers toi comme des ravisseurs.*

*Nous marchons vers toi aussi comme des pénitents.*

1. Mon frère n'avait appris que quelques mots arabes et berbères et la chahada (profession de foi musulmane). Aussi emporta-t-il dans ses bagages un vocabulaire arabe et le *Cours de berbère marocain* de É. Laoust. C'est ce dernier ouvrage qui lui permit de confectionner un petit dictionnaire français-berbère pendant son deuxième séjour à Tigilit.

2. Bien qu'El-Mahboul ne connût pas le français, mon frère pourtant, durant son raid, ne devait presque aucune difficulté à converser avec lui. Je m'en étonnerais si pendant les deux jours où je vécus avec le Mahboul je ne m'étais habitué à son langage émaillé de quelques mots français : je saisis à peu près tout ce qu'il me disait, comme lui comprenait mes questions. C'est qu'en effet il s'exprime autant par gestes que par mots, touche son front, ses épaules, etc., et devient facilement intelligible.

*Et nous dirons à l'ami ou à celle qui nous interpellera sur  
le chemin : Je ne vous connais pas.  
Nous marchons vers ce qui jusqu'au bord  
Remplira l'aube,  
Qui la rendra si purifiée.  
Toutes les sources ensuite seront belles.  
Et il nous sera permis de boire.  
Et le bruit des sources ouvertes germera dans le silence.  
Les chairs, les cœurs malades retrouveront le jour suave.  
Nous sortirons armés,  
Comme ceux qui ne craignent pas le mépris ni le sourire,  
Vers les lieux où lutte l'homme, pour l'accomplissement  
de notre tâche.*

Le 1<sup>er</sup> septembre, je voyais le Mahboul au village indigène d'Oran et nous arrivions ensemble à Mogador deux jours plus tard.

El-Mahboul reçoit des instructions détaillées. Il suggère que pendant la première partie du trajet, jusqu'à l'oued Dra, dans cette région relativement peuplée, où les caravanes passent nombreuses, Michel soit déguisé en femme, ce qui diminuera le risque d'être reconnu. Puis il recrute dans la région de Tamanar les indigènes qui accompagneront Michel : deux femmes, son frère Larbi et un certain Ali ou-Boujma, que le Mahboul se contente d'appeler Chibani. Celui-ci n'est jamais allé à Smara, mais pourra facilement procurer des guides grâce aux relations qu'il possède dans la région du Dra.

Le 8 septembre une dernière entrevue réunissait à Mogador, chez le caïd Haddou, Michel, El-Mahboul et moi-même.

Jusqu'au Dra, afin de ressembler tout à fait à une paisible famille en déplacement, ils n'auront pas d'armes. S'il y a du baroud entre deux tribus sur leur chemin, ils camperont et attendront que la route soit libre.

Nous examinons encore une fois les moyens que Michel aura de rester en liaison avec moi : il me dépêchera l'un quelconque de ses guides. De mon côté, j'utiliserai les mêmes gens ou les nouveaux *rekkas* qu'engagera le caïd Haddou.

Je ne m'aventurerai en zone dissidente que si Michel est blessé ou si ma présence devient nécessaire pour toute autre raison. Retenu prisonnier, Michel saurait m'en avertir et je me préoccuperais de la rançon. Il emportera deux montres, deux boussoles, deux appareils photographiques 6 1/2 x 11, dont nous montrons le maniement au Mahboul afin qu'il puisse prendre quelques clichés de Michel au cours du raid, des médicaments : j'en prévois contre les plaies, la dysenterie, le paludisme, les morsures de serpent. On décide que Michel n'aura aucune arme sur lui afin de ne point éveiller la méfiance des guides.

Pour subvenir aux frais de l'expédition (nouveaux guides, achat de chameaux, droits de passage éventuels, entretien de la caravane), le Mahboul estime que 15 000 francs seront suffisants<sup>1</sup>.

Rendez-vous est pris enfin avec le Mahboul pour le mercredi suivant 10 septembre vers 6 heures du soir sur la rive de l'oued Massa, à 30 kilomètres environ au nord de Tiznit.

J'irai jusque-là avec Michel, mais en partant de Marrakech, un départ de Mogador vers le sud ne pouvant manquer d'attirer l'attention.

À Marrakech nous faisons les derniers achats et le 10 septembre au matin nous prenons place, Michel et moi, dans l'auto qui devait nous conduire jusqu'à l'oued Massa. La veille, comme nous conversions ensemble, Michel s'interrompt pour écrire cette ébauche qu'il me lut ensuite :

1. Mais il précise que cette somme doit être emportée en billets de 50 ou 100 francs de la Banque d'État du Maroc, billets qui ont cours même chez les indigènes dissidents à cause de leurs caractères arabes.

*Comme ceux qui crient : enlevez les cales,  
Pour un bond qui arrache du grouillement impersonnel et  
obscur... vers les silhouettes lumineuses impérissables dans  
la vie puis dans la mort...*

.....  
*Contention des moi dans l'acte volontaire qui les fait  
changer d'essence.*

*Telles les molécules d'or de toute une terre de charbon,  
condensées par le découvreur dans un gramme visible et pur.  
Passé le Noun, passé le Dra – étapes pour la modification  
recherchée –, atteinte au premier toucher de la terre sainte  
de la ville.*

Pendant ce long trajet en auto nous prîmes soin d'échapper aux curieux. Arrêtés plus de quatre heures par la crue de l'oued Tamri qui coupait la route au-delà de Tamanar, il faisait nuit quand nous traversâmes Agadir.

Au-delà, course nocturne interminable sur une piste mauvaise et que le taxi perd plusieurs fois malgré les phares et la lune brillante. Un moment il entre même si profondément dans le sable qu'il nous faut descendre pour le pousser.

Enfin après un tournant, une descente jusqu'au pont qui franchit l'oued Massa.

Le Mahboul et ses gens sont endormis sous un arbre en contrebas. Nous apportons les bagages près d'eux. Michel quitte ses habits européens et le Mahboul l'aide à revêtir un costume de femme berbère. Puis, tandis que Michel debout, attentif à l'ordre de ses voiles, laisse la plus âgée des femmes corriger ici un nœud, ici un pli, le Mahboul prend discrètement les liasses de billets de 50 francs que je lui tends et les place dans sa *chkara*. Il enfouit ensuite vivement dans de petits sacs de toile légère les bagages que nous avons apportés.

Personne ne dit mot. Tous ces gestes se font dans le silence. Je dis un bref adieu à mon frère et, ramassant les vêtements qu'il vient de quitter, je me hâte vers l'auto.

Je regagnai Marrakech et, deux semaines plus tard, Mogador, où devaient arriver les messagers de mon frère.

\*  
\* \*

J'ai la plus vive reconnaissance envers les personnes qui m'ont aidé à présenter au mieux ce journal, M. Paul Hartmann, et tout particulièrement envers M. le professeur Louis Massignon et M. Henri Massis.

Que MM. Raoul Auclair, Émile Benveniste et Fernand Chapouthier me permettent de leur exprimer ici toute ma gratitude. Par les conseils de tous ordres qu'ils n'ont cessé de me donner, ils furent en quelque sorte mes associés dans la publication des notes de mon frère et témoignèrent ainsi de leur fidélité à la mémoire de leur ami.

Je remercie également M. Jean Célérier, directeur d'études à l'Institut des hautes études de Rabat, le capitaine de La Chapelle et le commandant Robert Montagne dont les utiles remarques m'ont servi à contrôler les données géographiques ; le lieutenant-colonel Maurice Bernard, dont l'aide me fut utile pour procéder à l'assemblage d'itinéraires et dresser la carte ; M. A. Meunier, géographe au ministère des Colonies, qui s'est chargé de vérifier cet assemblage ; M. Henri Terrasse, directeur d'études à l'Institut des hautes études de Rabat, qui a bien voulu rédiger la note archéologique que l'on trouvera aux appendices de ce volume ; M. le professeur Auguste Chevalier, du Muséum, qui a identifié les échantillons de plantes rapportés par mon frère ; M. Théodore Monod, assistant au Muséum ;

M. J. Orcel qui a analysé l'échantillon de roche que je lui ai soumis.

Je ne saurais oublier MM. les professeurs Augustin Bernard, Alfred Martineau et Jean Brunhes (ce dernier décédé depuis), pour l'accueil qu'ils ont réservé à mon frère avant son départ. Après mon retour, j'ai trouvé auprès de M. Augustin Bernard un appui des plus efficaces.

JEAN VIEUCHANGE



# I

## SOUS LE DÉGUISEMENT FÉMININ

*Jeudi 11 septembre.*

On part. Babouches. Dès le début, j'éprouve beaucoup de mal. J'arc-boute en vain mes orteils. La route – de chaque côté le bled sous la lune. On marche peut-être 3 kilomètres, 5 kilomètres. Je me rapproche autant que je peux des deux femmes. On quitte la route. Sorte de tranchée dans le bled. On y descend, on s'y couche. Moi entre le Mahboul et Larbi. Ma paire de babouches sous la tête. Fatigue : je m'endors vite.

Vers 5 heures, réveil. En marche sur la route – comme une bonne petite famille en marche. Chameliers que l'on croise. Inquiet à cause de mes chevilles trop blanches.

Quatre heures de route. Très pénible. Parfois je crois que je ne pourrai plus. Pieds gonflés, petites écorchures. Puis la douleur surmontée s'éloigne, me laisse un peu de tranquillité.

On traverse Ahl Madher, petit douar.

Je marche. C'est mon seul but – suivre. Il n'y a plus ni jour ni nuit pour moi. Un seul besoin : atteindre. Je dormirai n'importe où, je souffrirai n'importe quoi.

On aperçoit Tiznit à environ 2 kilomètres. Petits palmiers se détachant dans groupe de maisons aux toits plats, aux